

LAURENT GAUDÉ

# Danser les ombres

roman

*ACTES SUD/LEMÉAC*



*Pour Gaël Turine,  
En souvenir de ces heures passées en-  
semble dans les rues de Port-au-Prince,  
en amitié.*

*Pour Lyonel Trouillot,  
Qui porte son pays dans les yeux et le  
peuple dans son cœur.*



PROLOGUE

NINE



Il avait fait chaud toute la journée et les commerçants de la rue Veuve contemplaient l'artère désespérément vide en se demandant ce qui les retenait encore ici à cette heure où il était quasiment certain qu'il ne viendrait plus personne. Toute la journée, Lucine s'était essuyé le cou avec le mouchoir mauve que lui avait offert sa nièce – la petite Alcine. Elle était restée accroupie derrière son échoppe en bois, sous l'ombre des arcades des belles maisons construites après le grand incendie, s'épongeant le front, pensant, comme tous les autres, à ce qu'elle ferait à manger ce soir. Toute la rue était prise de langueur. Même la vieille Goma – que les enfants du quartier appelaient Mam' Popo sans que l'on sache d'où venait ce surnom – était muette. D'ordinaire, elle régnait sur le marché avec l'autorité de sa gouaille et de ses kilos, haranguant le chaland dans une langue qui faisait s'esclaffer les commerçants jusqu'au Ciné Pigaille...

— Flacon, parfum after-shave, approche-toi chéri, ça vient de Paris...

— Je n'ai pas une gourde\*, Mam' Popo...

\* Monnaie haïtienne.

— Qui parle d'argent, malotru, je te parle d'amour, moi!

— Hey, Mam' Popo, ma femme sera pas contente...

— Tais-toi, mon nègre, ta femme sera ravie si tu sens bon Paris!

Même Mam' Popo, en ce jour, était muette, immobile, les lèvres molles, la jupe tombante entre ses cuisses ouvertes, suant lentement d'ennui sur le trottoir. C'était comme si toute la rue attendait que la doyenne donne le signal du départ en lançant un de ses jurons préférés, "Cornecul, on dirait que la mer a pété tellement il fait chaud aujourd'hui!", pour tout remballer. Alors les plus pressés seraient rentrés chez eux, les autres auraient descendu la rue, calmement, jusqu'au bâtiment de la douane près du port, pour aller boire un peu d'eau, contempler le ciel et essayer de comprendre ce qui avait produit une telle chaleur. Mais Mam' Popo ne jurait pas, ne bougeait pas, ne semblait plus qu'une masse immobile et les commerçants restaient prisonniers de leur accablement.

C'est Lucine qui le vit la première. D'abord, elle crut être victime d'une vision, cligna des yeux, s'essuya le front et regarda à nouveau. Mais les cris lui firent comprendre qu'elle ne s'était pas trompée. En une seconde, les commerçants sortirent de leur torpeur. Toutes les têtes se tournèrent vers le haut de la rue.

— Regardez!...

— Vous avez vu?...

Un être avançait, au milieu de la chaussée, avec une démarche syncopée – mi-danse, mi-titubement

d'ivrogne. Il avait le torse nu et brillait sous le soleil. Son corps était recouvert d'une sorte de poix qui dessinait chacun de ses muscles – décoction de sirop de canne et de poudre de charbon peut-être, comme on en utilisait lors du carnaval –, à moins que ce ne fût sa véritable peau, naturellement huilée et scintillante. Il portait sur la tête une cagoule découpée dans une épaisse toile de jute, surmontée de deux cornes de bœuf, ce qui lui donnait une silhouette de Belzébuth. Si c'était un déguisement, il l'avait emprunté tout entier à celui des Lansetskods, ces figures de carnaval qui d'ordinaire vont en groupe, terrorisent les passants, font des pompes au milieu de la rue et essaient d'attraper les badauds pour les engluer de mélasse. Mais ce n'était pas jour de carnaval ni même la saison des raras\*, et si cet homme s'était déguisé, il était fou ou s'était trompé de ville... Ulysse, le vieux vendeur de paniers, fut le premier à l'interpeller.

— Qu'est-ce que tu fais là, mauvaise blague?

L'homme ne répondit rien. De sa gorge sortit un étrange grognement. Tite Gervaise, la couturière de la rue Charmant, poussa alors un cri, “Loa\*\*!...”, qui répandit immédiatement une panique irrépressible dans la foule. Et si elle avait raison? S'il ne s'agissait pas d'une mauvaise blague mais bel et bien d'un esprit? Marcus, le jeune vendeur d'eau, la regarda avec un air horrifié et plusieurs commerçants se levèrent d'un bond, renversant les babioles qu'ils n'avaient pas réussi à vendre, cherchant à s'écarter du passage de l'ombre tout en restant suffisamment

\* Défilés spontanés qui précèdent Pâques.

\*\* Terme qui désigne les esprits dans la culture vaudou.

près pour ne rien perdre de ce qui se passerait. Les cris avaient attiré d'autres badauds. La foule devenait plus dense. Des femmes sortaient sur le pas de leur porte et restaient là, un nourrisson dans les bras, médusées devant cette apparition. Dans la foule, quelques hommes qui n'étaient pas au premier rang et n'avaient pas encore vu l'homme mais à qui on avait dit qu'un type était là, déguisé comme au carnaval, lancèrent des injonctions, croyant encore qu'il s'agissait d'une farce dont on parlerait dans les jours à venir avec plaisir et voulant marquer cette scène de leur propre commentaire dans l'espoir que l'on se souviendrait de leur bon mot.

— T'es trompé, Lansetkod, faut retourner en Guinée jusqu'à Pâques!

— On va te frotter de poix, nous, coquin!

Quelques-uns riaient, mais de moins en moins, car se diffusait dans la foule le sentiment qu'il se déroulait là quelque chose d'anormal et que ceux qui riaient allaient bientôt le regretter... Lucine ne bougeait pas. Elle attendait, pétrifiée. Sans qu'elle puisse dire pourquoi, il lui semblait que cette ombre était là pour elle. Le Lansetkod avançait, zigzaguant dans la rue Veuve, le corps délié comme un lézard, sûr de la peur qu'il faisait naître chez ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il s'avança encore, Mam' Popo lâcha un "Doux Jésus!..." et, n'y tenant plus, s'enfuit en courant, bousculant tout le monde sur son passage, renversant un carton rempli d'ananas et de mangues et marchant sans même s'en rendre compte sur les poissons séchés que sa voisine vendait. Ce fut une sorte de signal et plusieurs badauds s'enfuirent, ne craignant plus de paraître peureux puisque Mam' Popo elle-même — qu'on n'impressionnait pourtant pas

facilement – avait déguerpi. À cet instant, l'ombre était au niveau de Lucine. Elle s'arrêta, se tourna avec lenteur, puis s'approcha encore. Lucine vit ses deux yeux noirs comme des éclats de quartz et elle sut qu'elle avait devant elle l'esprit Ravage, celui qui renverse la vie des hommes, écroule les existences, celui qui casse les vies et fait pleurer les femmes. Il était là, ne bougeait pas, semblait la flairer. Soudain, il leva la main droite vers le visage de Lucine et du bout du doigt, mais sans la toucher, il sembla lui dessiner quelque chose sur le front, un vové\* ou tout autre signe destiné à la marquer. Lucine ne bougeait pas. Elle savait que cela était inutile. L'esprit allait maintenant rire, la griffer, la maudire, il n'y avait rien à faire. Elle était simplement décidée à ne pas reculer. Mais il ne fit rien de cela. Lentement, il baissa la tête avec déférence, presque, comme s'il la saluait. Lucine regardait tout cela sans ciller. Elle n'avait plus peur. Quelque chose d'inéluctable était face à elle. Elle retenait son souffle. L'esprit continuait à la fixer comme s'il attendait un ordre de sa part. Puis, d'un coup, avec une célérité de fauve, il tourna les talons et bondit dans la rue Alcius-Charmant. Sa course subite déclencha des cris de toute part. On s'écartait en hâte, priait pour ne pas être touché par le démon, s'insultait de s'être laissé aller à la curiosité quand il aurait fallu faire comme Mam' Popo : détalier au plus vite et aller chercher les représentants de la force publique. Des paniers de fruits furent renversés. La mère Adeline perdit ses poissons séchés, définitivement écrasés par la foule.

\* Dessin vaudou, souvent fait à même le sol à l'aide de farine blanche.

Lucine laissa les sacs de riz et de pois qu'elle vendait et suivit ceux qui couraient derrière l'ombre. Elle ne voyait plus rien que des corps pressés, à la fois curieux et apeurés. Ce n'est qu'après la rue Amboise que la foule devint moins dense. La prudence ou la peur d'être volés s'ils s'éloignaient trop de leur échoppe avaient fait renoncer beaucoup de commerçants à en savoir davantage et ils restaient là, par petits groupes, dans la première partie de la rue – sûrs que, de toute façon, il leur serait raconté avec force détails ce qui allait se passer, et qui finalement était véritablement ce drôle de coquin.

Quelques mètres avant le croisement de la rue Normande, Lucine s'arrêta. Elle ne pouvait quitter des yeux l'attroupement qui s'était formé devant chez elle. Elle n'avait plus de souffle et il lui semblait qu'elle ne pourrait plus jamais avancer d'un pas. Les gens du quartier s'étaient regroupés devant sa porte, commentant l'événement, montrant du doigt différents endroits, au sol et sur le mur. Lorsqu'elle aperçut sa sœur Thérèse, elle fut rassurée et trouva la force de faire à nouveau quelques pas. Sa sœur aînée ne l'avait pas encore vue. Elle parlait avec un voisin, tenant dans ses bras le petit Georges, son neveu, et par la main la jeune Alcine. Lucine approcha encore. Le long du mur de la maison, elle remarqua des traces étranges de mélasse. Maintenant qu'elle était plus proche, Lucine vit que Thérèse avait les yeux mouillés de larmes. "Nine!... Nine!...", répétait-elle sans pouvoir rien articuler d'autre. Lucine s'affaissa alors d'un coup, parvenant tout juste à poser une main le long du mur pour amortir sa chute. Tout

était clair maintenant. L'esprit était venu pour sa sœur cadette, Antonine, la mère de Georges et Alcine. Ce ne pouvait être que cela. Nine, la sœur mangée par les ombres, celle qui déparle la nuit en roulant des yeux fous et lance aux hommes, dans les rues de Jacmel, des paroles obscènes, aguicheuses, s'offrant au regard avec des poses lascives, Nine, la plus belle des trois, pour laquelle Lucine avait quitté Port-au-Prince cinq ans auparavant, renonçant à ses études, abandonnant la vie qu'elle se construisait avec bonheur dans la capitale, revenant là, à Jacmel, dans la maison natale de la rue Amboise, parce qu'il fallait bien que quelqu'un s'occupe d'élever les enfants et que cela ne pouvait être qu'elle et sa sœur, Thérèse – sans quoi Georges et Alcine vivraient d'herbes sèches et de l'air salé qu'apporte le vent qui caresse la mer, comme des chiots à peine nés mais déjà faméliques, Nine, c'était évident. Ce qu'elle sut ensuite, elle l'apprit là, toujours effondrée contre sa propre maison, de la bouche des voisins qui l'avaient reconnue et lui apportèrent un peu d'eau et qui firent le récit complet de la scène au fonctionnaire de police qui avait fini par arriver. Nine était partie avec l'ombre. Il n'y avait eu aucune violence. Certains disaient même qu'elle chantait tandis qu'elle s'éloignait de la maison. On l'avait vue prendre la route du cimetière. Puis, plus loin encore, au-delà, gravir les collines... "Elle ne reviendra jamais", concluaient toujours les gens que l'on interrogeait. Certains insistèrent pour montrer au fonctionnaire le lieu exact où la jeune femme s'était arrêtée une dernière fois pour se retourner et contempler sa maison avant de filer, l'endroit où elle avait ri, car elle avait ri, oui, comme une jeune femme partie pour

une promenade, impatiente et joyeuse. Lucine sentit ses oreilles bourdonner, les phrases continuaient et son souffle à elle était de plus en plus court, elle entendit encore la voix de sa nièce, Alcine, qui l'appelait, "Tante Lucine?... Tante Lucine?...", mais elle ne put y répondre, les forces l'abandonnaient, son sang semblait quitter ses doigts, ses mains, ses tempes, et elle s'évanouit...